

Et vous faites quoi dans la vie ? *Portrait chinois d'une imposteure*

Lynda Burgoyne

Numéro 111 (2), 2004

La tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burgoyne, L. (2004). Compte rendu de [Et vous faites quoi dans la vie ? *Portrait chinois d'une imposteure*]. *Jeu*, (111), 109–113.

Et vous faites quoi dans la vie ?

Les premières répliques de Candice, jeune dramaturge en devenir, posent, d'entrée de jeu, la question de l'identité : « Vous êtes Candice de LaFontaine-Rotonde ? » lui demande le Maquilleur. Et cette dernière de répondre, hésitante : « Euh... On peut dire ça, oui... » (p. 7) Le masque qu'elle porte, lorsqu'elle entre en scène, souligne en outre le dilemme de celle qui cherchera, tout au long de la pièce, à défaire le vrai du faux, à démêler la réalité de la fiction, à résoudre un combat intérieur, à déjouer l'imposture, la sienne... et celle du théâtre.

Portrait chinois d'une imposteure

TEXTE DE DOMINICK PARENTEAU-LEBEUF. MISE EN SCÈNE : PAULE BAILLARGEON, ASSISTÉE D'EMANUELLE LANGELIER; DÉCOR ET ÉCLAIRAGES : GLEN CHARLES LANDRY; COSTUMES : SARAH BALLEUX; MUSIQUE : YVES LAFERRIÈRE. AVEC MÉLANIE BEAUCHAMP (MILLI), LINA BLAIS (DORIS), STÉPHANIE BROSCHE (NICE), GENEVIÈVE LANGLOIS (INÈSE LUSINE), OLIVIER L'ÉCUYER (LE MAQUILLEUR) ET PATRICIA MARCEAU (CANDICE DE LA FONTAINE-ROTONDE/LA SURVENANTE). CRÉATION DU THÉÂTRE FRANÇAIS DE TORONTO EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS ET BARAKA THÉÂTRE, PRÉSENTÉE AU BERKELEY STREET THEATRE DU 4 AU 21 FÉVRIER 2004.

Car c'est de théâtre qu'il est ici question. Cette pièce, qui procède par différents niveaux de jeu, rend compte de l'univers très singulier d'une jeune femme hantée par ses démons intérieurs. Or, la création théâtrale se trouve au cœur de ses préoccupations. Inèse Lusine, animatrice exubérante d'une populaire émission de télé intitulée *Portrait chinois*, reçoit sur son plateau une dramaturge qui en est à ses débuts. La première de sa pièce, intitulée *Portrait chinois d'une imposteure*, a lieu le soir même. Inèse Lusine, hautaine et sans scrupule – qui s'est

bien gardée de lire la pièce de Candice –, croit détenir une proie facile et se régale à l'idée de ridiculiser la jeune auteure par ses questions sournoises et ses jugements à l'emporte-pièce. Voilà cependant que Candice ne s'en laisse pas imposer. En refusant de jouer le jeu, elle défie l'animatrice qui se liquéfie littéralement sous nos yeux. Les vêtements rouges et la coiffure en point d'interrogation qu'arbore la comédienne ne sont pas sans ajouter une note d'humour fort judicieuse à cette Inèse au bord de la névrose. Le jeu magnifique de Geneviève Langlois, qui tend vers l'exagération et tâte de l'expressionnisme, appuie savamment l'artifice et le ridicule inhérents à ce personnage. *A contrario*, Patricia Marceau interprète sobrement, quant à elle, une Candice introvertie, pudique, voire un peu coincée. Ces éléments de mise en scène s'ajoutent subtilement au petit clin d'œil malicieux de Parenteau-Lebeuf, qui nous rappelle le traitement ô combien superficiel et ô combien futile fait à la culture et le sort souvent réservé aux artistes qui se laissent prendre au piège (mais ont-ils le choix quand le marketing fait loi ?) des médias. Ainsi en est-il donc du premier niveau...

Cet entretien saugrenu, ce portrait chinois¹, est, en outre, ponctué de plusieurs temps d'arrêt, qui constituent le deuxième niveau de jeu. Ces « épilepsies », ces « états d'anxiété, de souvenirs névrosés, de fuites éveillées qui transforment l'univers en lieu cru et abrasif », comme se plaît à les nommer Parenteau-Lebeuf², sont autant de brèches dans la trame dramatique, autant de bulles de vérité, qui nous font voir une Candice aux prises avec ses démons. Ces entités sont incarnées par trois personnages – à leur tour incarnés en chair et en os par des comédiennes – tout droit tirés de l'univers dramatique de Candice. Il va sans dire que Doris, la perfectionniste, Milli, l'angoissée, et Nice, celle qui doute, se font un devoir de malmenier leur auteure, toutes trois étant, bien entendu, le reflet même de la personnalité tordue de celle qui les a mises au monde.

La représentation scénique du conflit intérieur est, à mon avis, l'élément le plus réussi de la mise en scène de Paule Baillargeon. Les comédiennes Mélanie Beauchamp, Lina Blais et Stéphanie Broschart, par leur gestuelle bien rodée aussi bien que par la justesse de leurs expressions, nous donnent à voir de justes caricatures de l'âme humaine. Si tant est que l'âme puisse être représentée. Les costumes des trois sœurs, des robes à crinolines, parées de motifs noirs et blancs – tantôt rayures, tantôt spirales, tantôt zigzags, tantôt carreaux – et de bas à l'avenant, accentuent l'aspect grotesque que leur confèrent déjà le maquillage et la coiffure. Telles des poupées affolées, ces trois énergumènes s'en donnent à cœur joie dans leur soi-disant fonction d'éditrices.

Il ne s'agit pas, cependant, d'édition ordinaire. Doris, Milli et Nice travaillent, en effet, aux Éditions du Miroir de l'âme :

Doris – Milli, Nice et moi lisons les œuvres dans le miroir de l'âme de l'auteure.

Nice – C'est entendu qu'en lisant dans un miroir...

Milli – On lit à l'envers...

Nice – Mais dans le domaine de l'édition, c'est une priorité.

Doris – N'oubliez pas qu'un auteur essaie toujours de se défilier.

Nice – Un auteur ne dit jamais ce qu'il pense.

Milli – Un auteur tergiverse...

Doris – Toujours. Alors, en lisant dans un miroir...

Nice – On a plus de chances de saisir la vérité cachée. (p. 16-17)

Derrière la symbolique du miroir, c'est bien sûr l'incarnation pure des démons intérieurs de l'auteure que l'on perçoit. Et Candice n'a pas que de petites questions superficielles à résoudre. Si, chez Pirandello, les personnages souhaitent accoucher de leur souffrance, ici, il semble bien que ce soit l'auteure qui recherche l'unité de sa propre vie. Candice de LaFontaine Rotonde a en effet beaucoup de mal à forger son identité. À la question d'Inès Lusine : « Bien, mais qui est Candice de LaFontaine-Rotonde ? », la réponse de Candice est laconique : « Je ne sais pas. » (p. 14)

1. « Un portrait chinois est un portrait esquissé à l'aide de questions commençant par "si vous étiez" et des réponses débutant par "je serais". Une sorte de questionnaire de Proust. » Dominick Parenteau-Lebeuf, *Portrait chinois d'une imposteure*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2003, p. 6.

2. *Ibid.*

Portrait chinois d'une imposteure de Dominick Parenteau-Lebeuf, mis en scène par Paule Baillargeon (Théâtre français de Toronto/CNA/Baraka Théâtre, 2004). Sur la photo: Patricia Marceau (Candice de LaFontaine-Rotonde) et Geneviève Langlois (Inèse Lusine). Photo: Nir Bareket.



Candice se cherche. Voilà qui semble indéniable. Son dilemme intérieur l'amène à refouler certains aspects de sa personnalité. Il n'est pas étonnant, dès lors, de retrouver les quatre autres sœurs de Doris, Milli et Nice, muselées et maintenues prisonnières sous le plancher. Scéniquement représentées par des objets, de vraies poupées de chiffon, Uranie, l'excentrique, Calliope, la passionnée, Thalie, la fantaisiste, et Polymnie, la profonde, sont en quelque sorte la matérialisation de ce refoulement, de ce fol imaginaire que l'autocensure ne permet pas de dévoiler.

Le lieu scénique, un columbarium où se déroulent les « épilepsies » qui nous transportent dans le cerveau de Candice et où évoluent les trois poupées éditrices, permet de réunir l'idée de la mort (celle de la mère, omniprésente) et le poids du passé. Doris, Milli et Nice sont entourées d'une impressionnante quantité de petits pots de verre alignés sur des étagères symétriques. Ces petits pots étiquetés renferment les cendres des œuvres dramatiques les plus célèbres, notamment *Hamlet*, *Tartuffe*, *Médée*, *Six personnages en quête d'auteur*, *les Muses orphelines* et *les Trois Sœurs*. Bien entendu, toutes les pièces de Candice, inédites, se retrouvent, elles aussi, dans ces petites jarres; œuvres autocondamnées avant même qu'elles n'aient vu le jour. Comme quoi la prise de parole ne va pas toujours de soi et la venue à l'écriture ne se fait pas sans doute ni douleur.

De l'importance de la mère

Un troisième niveau de jeu intervient lorsque Candice dialogue avec sa mère. Une voix *off* se manifeste alors, et le processus d'introspection est entamé. Ce n'est d'ailleurs qu'au prix de cette analyse que Candice parviendra enfin à sortir un peu de



Portrait chinois d'une imposteure de Dominick Parenteau-Lebeuf, mis en scène par Paule Baillargeon (Théâtre français de Toronto/CNA/Baraka Théâtre, 2004). Sur la photo : Patricia Marceau, Mélanie Beauchamp, Lina Blais et Stéphanie Broschart. Photo : Nir Bareket.

l'ombre et à s'affirmer dans sa propre vérité. Comme le fait remarquer Inèse à son invitée : « Tout a toujours à voir avec la mère, Candice. » (p. 30) Quand elles racontent la naissance de Candice, les trois sœurs parlent aussi de leur propre naissance. C'est ce double accouchement qu'elles nomment ironiquement « le mythe fondateur ». La mère engendre la créatrice qui engendre les personnages.

Quand Candice veut mêler les cendres de sa mère à celles des œuvres – puisqu'il n'y a plus de bocal libre –, on comprend alors que le poids du passé, celui dont sont issus tous les chefs-d'œuvre du monde théâtral, celui qui dicte la voie, celui qui conditionne la création, est inextricablement lié aux attentes d'une mère exigeante envers sa fille : « Et qu'est-ce que tu nous pouds ? Un petit chef-d'œuvre de ton cru ? » (p. 31) L'introspection ne se fait pas, dès lors, que dans les souvenirs d'enfance et les remords vis-à-vis de la mère. Tous les acquis du passé sont également la cible d'un rejet (le passé est réduit en cendres, comme la mère), ce rejet constituant une espèce de passage obligé qui permettra l'émergence de la créatrice et l'épanouissement de l'être.

Je pense et tu es mon projet ; Je verbe et tu es mon sujet

Ce n'est pas sans raison que le personnage de la survenante (scéniquement représenté de manière identique au personnage de Candice), intervient dans l'univers des trois sœurs quand il est justement question de l'œuvre de Candice. La Survenante n'est en fait que le double de Candice, sa « femme de main », comme elle se plaît à le dire elle-même aux trois sœurs intriguées par sa présence inopinée :

Milli – J'ai l'impression qu'on se connaît...
 La Survenante – C'est possible.
 Milli – Un sentiment de déjà lu... (p. 52)

Mais, contre toute attente, la Survenante se présente aux trois sœurs sous l'identité de... Dominick Parenteau-Lebeuf. « Je m'appelle Dominick Parenteau-Lebeuf » (p. 53), dira-t-elle aux éditrices. Imposture, usurpation, narcissisme ou accès de sincérité ? Nous voilà bien au cœur du dilemme de l'autobiographie dans cette pièce. En effet, le théâtre n'aura jamais autant été une entreprise de sincérité et d'illusion mêlées. Difficile de distinguer ici le réel de l'imaginaire : « Doris – Et vous faites quoi dans la vie, Dominick Parenteau-Lebeuf ? » La Survenante de répondre : « Je suis auteure dramatique. » (p. 53)

La Survenante, alias Candice, alias Dominick Parenteau-Lebeuf (dans la fiction), alias Dominick Parenteau-Lebeuf (hors fiction) règle ses comptes, qui avec ses trois personnages, qui avec trois aspects de sa personnalité, qui avec ses états d'âme de dramaturge, qui avec son rapport au théâtre, à la création, au monde. La Survenante fera taire ses personnages trop bavards, qui prennent trop de place. Elle fait empoter Doris dans une énorme jarre, tue ainsi symboliquement la perfectionniste en elle et se libère de ce démon malsain qui freine la création. Elle peut désormais reprendre possession de tout : « C'est ma tête. C'est ma pièce. Je fais ce que je veux », dira la Survenante, alias Candice, alias Dominick Parenteau-Lebeuf (p. 61). Et si l'auteure nous offre ici une pièce imparfaite, elle nous livre l'essentiel d'un univers empreint de sincérité.

De toute évidence, l'auteure, la vraie Dominick Parenteau-Lebeuf, cherche moins à s'exhiber qu'à faire un constat social en essayant de comprendre sa propre vie. Et sans doute que l'objet de son discours la dépasse elle-même. En traitant du milieu dans lequel elle évolue : l'édition, les médias, les obligations sociales et tout le tintouin, le paraître auquel sont soumis les créateurs, les lois du « culturel » qui dictent l'art et légitiment les œuvres, l'auteure se fait témoin de son temps. N'est-ce pas là, par ailleurs, le but ultime de toute entreprise autobiographique ? Montaigne n'a-t-il pas décrit les inepties de son époque ? Sartre n'a-t-il pas tracé le portrait de la bourgeoisie ? L'engagement de la créatrice est, à cet égard, total. Elle s'est peinte tout entière et toute nue³, et ce spectacle est une entreprise de vérité. **J**

3. Montaigne, référence incontournable de l'autobiographie, écrivait dans ses *Essais* qu'il s'y peignait « tout entier et tout nu ».